

1950



X RESISTANCE

....



BULLETIN

N° ¹²

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON



1939/45

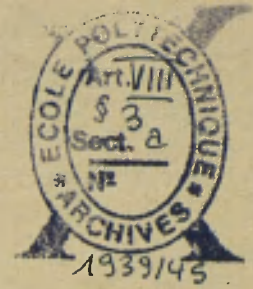
APPEL PRESSANT

=====

Les Camarades qui n'ont pas encore payé leur cotisation sont priés de le faire d'urgence, de préférence par chèque ou virement postal au compte suivant :

577.126- PARIS
André METZ- 8 rue Vézelay
PARIS 8ème

(Ce compte est spécial au Groupe, mais on est prié de ne pas libeller l'adresse au nom du "GROUPE X. RESISTANCE" l'Administration des Postes n'ayant pas admis cette dénomination .



La prochaine réunion du Groupe sera l'Assemblée Générale annuelle 1950. Elle aura lieu le JEUDI 22 JUIN à la MAISON des X. à 14 heures 30.

Elle sera précédée d'un déjeuner à cette Maison à 12 h.45
Prière de s'inscrire pour le déjeuner avant le 20.

N O S M O R T S
=====

MARC SANGNIER

La mort de Marc SANGNIER a frappé douloureusement le Groupe X. RESISTANCE dont il était Président d'Honneur. Il y a quelques mois il avait tenu à participer à une de nos réunions et ses interventions avaient montré sa vigueur et sa jeunesse intellectuelle et morale.

On sait qu'il avait été arrêté par la Gestapo en 1944 comme directeur d'imprimerie clandestine avec deux de ses collaborateurs, et enfermé à Fresnes. Il n'avait dû qu'à son âge de pouvoir en sortir quelques semaines après; les deux autres n'étaient pas revenus ...

On a lu dans les journaux récents de nombreux récits de la vie du Fondateur du SILLON. On peut ne pas partager sur tous les points ses idées politiques ou religieuses. On ne peut pas lui dénier des qualités hélas trop rares à l'heure actuelle, et qu'il a poussées à un degré exceptionnel; la probité à tous les points de vue, la franchise et la droiture.

:-
:

Jules M E N Y (1909)

Notice extraite du bulletin de la promo 09
et publiée avec l'autorisation de la Rédaction de
de Bulletin

:-

Plus de cinq ans se sont aujourd'hui écoulés depuis que sont parvenues les dernières nouvelles de Jules MENY.

Au début d'Avril 1945 il était rencontré à Buchenwald par un de ses Ingénieurs, en pleine forme intellectuelle, physiquement intact, plus ardent et optimiste que jamais; depuis la nuit s'est

abattue, coupée de lueurs incertaines qui, s'il en était besoin, suffiraient pour confirmer notre certitude : Jules MENY a disparu dans le transfert de Buchenwald à Dachau, massacré sans doute le 24 avril en même temps qu'un grand nombre d'autres déportés.

Un chef exceptionnel nous manque aujourd'hui, mais aussi un homme simple et bon dont seuls ceux qui l'ont approché de près peuvent juger de la délicatesse de cœur.

De fortes traditions chrétiennes avaient marqué son éducation. Education solide, orientée, à l'ombre d'une robe protestante qu'il ne devait jamais renier, vers la formation du caractère et le goût de l'action.

Elle devait donner à MENY une incomparable solidité morale allée à une extrême pudeur de ses sentiments et un profond mépris de toute publicité personnelle.

Sorti en 1912, Major de sa promotion, de l'Ecole Polytechnique, la guerre le trouvait à l'Ecole des Mines. Il partit avec le 11^{ème} d'artillerie, fit l'avance en Belgique, la retraite, la Marne.

Des aptitudes physiques exceptionnelles : Résistance à toute épreuve, rapidité des réflexes, coup d'oeil aigu, le désignaient particulièrement pour l'aviation qu'il rejoignait dès la fin de 1914. Ses qualités intellectuelles et morales devaient faire rapidement du Sous-Lieutenant d'alors un des plus marquants parmi les jeunes Chefs que l'Aviation suscitait. Ces années d'énergie et de risques devaient lui marquer profondément : Ainsi qu'il le disait d'un de ses camarades Marcel MORIZE, tombé 25 ans plus tard au cours d'un vol d'entraînement militaire, " il trouva là son épanouissement au milieu des jeunes Français qui apportaient leur enthousiasme, leur intelligence, leur folie, leur courage, pour faire un rempart à la Patrie".

Observateur, pilote de chasse, livrant 60 combats et abattant 4 avions ennemis, Chef d'Escadrille, Commandant du Secteur aéronautique, ses dix citations illustrent " une maîtrise professionnelle de pilote et d'observateur et une autorité de chef qui sait exiger et qui obtient".

En septembre 1918, entre deux offensives, il s'était marié. La Paix le trouvait Capitaine, Officier de la Légion d'Honneur, célèbre parmi ses pairs.

Après un bref passage à l'Ecole des Mines, il occupait à Douai son premier poste d'Ingénieur.

C'est là que faisaient bientôt appel à lui les dirigeants des groupes français qui venaient de prendre le contrôle des intérêts allemands dans les Sociétés roumaines de pétrole.

Directeur français de la Steaua Romana il devait, au cours de sévères et heureuses années, faire son apprentissage de Chef d'industrie. Apprentissage d'un maître, qui sans délai devait imprimer à l'entreprise dont il était responsable la marque de ses conceptions et de sa volonté.

En 1928, il recevait l'offre de prendre la direction de la Compagnie Française des Pétroles qu'à l'instigation du Président POINCARE, Ernest MERCIER venait de constituer pour défendre et gérer les intérêts français dans le Moyen Orient.

Tâche singulièrement vaste et ardue que celle de faire une réalité efficace d'accords encore imprécis dont remettait à chaque moment en cause l'exécution, l'immensité des intérêts divergents.

Lutte courtoise mais continue où les représentants français eurent à mettre le meilleur d'eux-mêmes dans un effort sans relâche. De 1929 à 1939 le succès s'affirma. Premières importations du pétrole de l'Irak en France, construction de deux raffineries de Gonfreville et de la Mède, inauguration, en 1935, de la conduite de Kirkuk à la mer, création d'une flotte pétrolière, telles sont quelques étapes où s'affirme la ténacité de l'action poursuivie.

Mais si toute son activité industrielle était orientée vers le développement de l'entreprise dont il avait la charge, c'est à l'aviation toujours que MENY gardait ses préférences les plus profondes. En 1929, il reprenait son entraînement et aux jours de détente sillonnait le ciel de France et d'Europe avec ses camarades du "Roland Garros".

En septembre 1939 tout devait l'inciter à demeurer dans son emploi civil : Responsable d'une grande industrie, père de quatre enfants, approchant de la cinquantaine, tout le retenait loin des armées. Rien ne résista à l'appel des armes et, Colonel de réserve, ne pouvant à son amer regret reprendre un poste direct de combat, MENY était affecté au G.Q.G. de l'Air. Il en était bientôt rappelé et ne put que se soumettre à l'ordre du Gouvernement de prendre la tête de la Mission aérienne de Londres où l'appelait son autorité exceptionnelle dans les milieux anglo-saxons, servie par une parfaite connaissance de l'anglais.

Au début de 1940 il acceptait comme un devoir imposé de prendre au Ministère de l'Air la Direction des Fabrications, poste qu'en mars Paul REYNAUD transformait en Sous-Secrétariat d'Etat.

Tâche immense que celle d'animer un organisme encore disparate, riche d'un certain nombre d'excellents éléments, de lui agréger des hommes nouveaux pour fonder une équipe ardente et efficace des volontés venues des divers points de l'Administration et de l'Industrie.

Tâche passionnante aussi à laquelle MENY se voua de toutes ses forces et si la catastrophe vint brutalement briser l'effort entrepris, du moins pouvait-il avoir la satisfaction de penser que, de février à juin la production avait triplé et qu'elle avait duré toute la bataille de France le ravitaillement en avions ne faiblit pas.

La défaite fut un coup terrible : Mais rapidement la confiance profonde devait reprendre ses droits. Il estima dès lors que bien que, ou plutôt parce que, particulièrement visé par l'ennemi, en raison à la fois de sa personnalité propre et de ses attaches familiales, il se devait de combattre à sa place - la première - pour le maintien et le relèvement du pays.

En même temps que son camarade de promotion et ami, Aime LEPERCQ était nommé Directeur du Comité d'Organisation des Combustibles solides, il acceptait de prendre la tête du Comité d'Organisation des Combustibles liquides.

La lutte menée à pied contre l'occupant, des activités plus secrètes, que la médaille de la Résistance devait reconnaître au lendemain de la Libération, ne pouvaient rester sans réaction de l'ennemi.

En aout 1943, en même temps qu'étaient arrêtés une vingtaine de hauts fonctionnaires, la Gestapo se présentait chez MENY. Il était absent de Paris.

Immédiatement averti il pouvait se cacher, disparaître. Il y réfléchit, pesa les risques pour les siens, pour ses collaborateurs et estima que son devoir ne lui permettait pas de les découvrir par sa fuite. Il revint à Paris et se constitua librement prisonnier. Premier sacrifice dans le calvaire qui commençait.

Déporté au Plansee dans les conditions relativement décentes, ses amis eurent presque un sentiment de soulagement : ils avaient craint le pire et pouvaient espérer que les risques s'étaient amenuisés.

C'était bien mal connaître MENY.

Tenacement, durant les mois de captivité il préparait son plan. Le jour où Paris fut libéré et où il n'eut plus à craindre ni pour les siens ni pour ses hommes, il décida de s'évader. Aucun conseil, aucune objuraton de ses compagnons de captivité ne purent fléchir sa volonté. A ceux qui lui représentaient que ses chances de réussite étaient singulièrement plus faibles que celles de l'échec, il répondait que quand bien même elles eussent été infimes il se devait de les tenter. Il partit seul, marcha trois jours et fut repris à quelques kilomètres de la frontière suisse.

Ainsi, pour la seconde fois le risque avait été non seulement accepté mais volontairement couru.

Transféré dans un kommando de repréailles, MENY passa l'hiver d'une dureté exceptionnelle et ceux qui l'ont rencontré là purent juger de son indomptable résistance et de la fermeté avec laquelle se maintenait l'optimisme d'une volonté qui ne fléchissait pas.

En avril 1945, les déportés de Dachau furent temporairement repliés sur Buchenwald.

Au moment où se formaient les colonnes qui devaient embarquer de nouveau vers Dachau une chance se présentait pour MENY de se terrer et d'attendre. Il jugea ne pas devoir abandonner ceux qui avaient partagé pendant plus de six mois sa vie de misère du Kommando et partit avec eux.

Ainsi, pour la troisième fois, il écartait la solution de facilité pour accepter sans détour et sans marchandage le plein risque

Le coeur des vivants est aujourd'hui son seul tombeau.

Lorsque nous sentons chaque jour plus profondément l'absence du Chef disparu, il nous arrive de déplorer que faisant front devant le danger, l'acceptant et le recherchant, il n'ait jamais cédé à la prudence légitime : Mais nous savons aussi que la fidélité à soi-même est la vertu cardinale de l'homme et nous pensons que, ainsi qu'il le disait dans son adieu à MORIZE " Si nous pouvions lui rendre la vie, nous voudrions, au risque de le reperdre, qu'il soit tel qu'il a été ".

.....
-:-:-:-:-
-:-:-:-
-:-

Imprimeur & Gérant
André METZ
8, rue Vézelay-
PARIS 8ème
=====